

L'ENSEIGNANT VU PAR SES COLLÈGUES ET SES ANCIENS ÉLÈVES

LE POUVOIR DE L'EXEMPLE

J'allais avoir douze ans quand mes parents m'ont mis en pension dans le luxueux collège Saint-Martin de Pontoise. Une relative liberté, des bâtiments plaisants, un beau parc : j'aurais dû me sentir heureux. Mais j'avais toujours vécu jusque-là dans le chaud nid familial, ignorant tout de la camaraderie, et j'ai traversé cette année de Quatrième comme une terrible année d'exil et de trahison.

Mon année de Troisième fut plus facile, grâce à mon "chef de maison", un tout jeune prêtre, François Monfort, qui m'accorda tout de suite son attention et bientôt son amitié, une amitié qui n'a cessé de s'approfondir depuis plus de soixante ans. L'année suivante, j'entrais dans une maison de grands, l'Ermitage, et la difficulté à vivre reprenait de plus belle : terreur des "bizutages" qu'un chef de maison sans autorité était incapable de contrôler. De plus, mes lauriers scolaires donnaient à mes camarades des verges pour me battre ; ils fouillaient mon casier et mes tiroirs pour me dérober ces poèmes naïfs dont ils faisaient ensuite des gorges chaudes, ils m'appelaient "le poète" avec la nuance de mépris qu'on devine.

Pardonnez-moi ce long préambule personnel : il m'a semblé nécessaire pour faire comprendre ce qu'a été l'entrée dans ma vie d'Antonin Bondat et le rôle déterminant qu'il allait y jouer désormais. Car, en 1949, j'entrais enfin dans sa célèbre classe de Première A où il régnait sur le français, le latin et le grec, et en même temps il prenait la barre de cette maison, l'Ermitage, qui partait à la dérive. Antonin Bondat avait alors trente-huit ans. Allure jeune, silhouette vive et toujours en mouvement, visage buriné par les stigmates de la longue maladie qu'il venait de traverser, avec un tic des paupières qui rendait plus intense encore son regard noir. J'allais donc vivre un an avec ce professeur principal dont j'avais déjà entendu dire tant de merveilles et deux ans avec cet éducateur exceptionnel.

De l'enseignant, j'aurais tant à dire ! Bien sûr, ses méthodes pédagogiques allaient bientôt me paraître datées : il occupait l'essentiel de ses heures à nous raconter la vie des grands auteurs, mais avec une passion, une fougue, un humour aussi, qui suffisaient à nous donner envie de les lire. Le programme imposé, les XVIII^e et XIX^e siècles, était copieux, impossible à traiter en une centaine d'heures de

cours, mais il en consacrait quinze ou vingt à son cher Jean-Jacques Rousseau, son frère de cœur et de misère, parcourant pour nous les *Confessions* avec autant d'émotion que s'il nous avait raconté sa propre vie, quitte à passer plus vite sur les Romantiques ou sur Flaubert.

Deux souvenirs plus précis. Il en était arrivé, je crois, à Lamartine ou à Musset que, contrairement à nous, adolescents sentimentaux, il n'aimait guère, quand, un matin inoubliable, il sort de sa vieille serviette avachie les *Poésies* de Paul Valéry, et il se met à nous lire et à nous commenter vers par vers le magnifique mais difficile *Cimetière marin*. Nous étions fascinés et c'est peut-être ce jour-là que j'ai découvert la densité de la poésie, cette nébuleuse aux figures innombrables, inépuisables.

La récitation était encore un exercice obligé et je ne suis pas sûr qu'on ait eu raison de la proscrire par la suite. Un de nos camarades, excellent élève mais de petite taille, n'avait pas appris ce jour-là le poème à réciter. Incapable de retrouver même la première strophe, Antonin l'attrape dans ses bras et l'assied sur une table inoccupée (nous n'étions que quinze dans cette grande salle) : "Mais il ne sait rien aujourd'hui !" et il lui demande la deuxième strophe. Puis la troisième en l'asseyant sur une autre table, avec le même rire indulgent et amusé. C'était bien avant ce film trop vanté *Le Cercle des poètes disparus*, il n'avait pas besoin des grimaces de Robin Williams et de sa démagogie pour animer sa classe et nous faire rire avec lui. Son exemple m'a amené à penser que, dans l'enseignement, les méthodes sont, en fin de compte, secondaires et que l'essentiel est ailleurs : l'amour passionné de la beauté, le besoin de faire partager ce qu'on aime, l'intérêt affectueux qu'on porte aux élèves. Et si j'ai choisi d'entrer dans une carrière d'enseignant et bientôt d'universitaire, c'est à lui que je le dois, à l'envie de marcher sur ses traces et de donner à d'autres ce bonheur de la découverte qu'il m'avait si souvent offert.

Je devrais aussi parler longuement de l'éducateur. En quelques jours, avec fermeté mais sans autoritarisme et presque sans sanctions, il ramenait la paix dans cet Ermitage qui avait sombré dans l'anarchie. Tous les soirs, il faisait la tournée des chambres, son éternelle cigarette aux lèvres, nous disant bonsoir, s'attardant parfois un peu

plus auprès de ceux qu'il sentait en difficulté. Un vendredi par mois, il nous donnait une causerie éducative, toujours admirable de justesse, d'émotion, de simplicité, jamais conventionnelle ou sèchement moralisatrice.

On sentait, à travers ses mots si directs, toute sa riche et souvent douloureuse expérience de la vie, mais aussi son immense courage et sa foi dans les possibilités de chacun. Quelquefois, il invitait une personnalité extérieure : ainsi je me souviens d'éblouissantes causeries de Roger Pons, illustre professeur de khâgne que j'allais retrouver plus tard, ou d'André Fontaine, du *Monde*, venu nous parler de la Chine, ce "géant" qui, pour lui, "s'éveillait" déjà. Dans ses propres interventions, Antonin n'était jamais pontifiant ni même impressionnant. Malgré notre jeune âge, il nous parlait d'homme à homme, et il fallait le voir, à quarante ans, bondissant sur le terrain de volley-ball pour mesurer toute la jeunesse qui brûlait encore en lui et le rendait si proche de nous.

Une de ses occupations habituelles, lors de la petite récréation qui prenait place entre le dîner au réfectoire commun et l'étude du soir, était la traque des fumeurs, même si, sur ce seul point, il ne se sentait pas tenu de nous donner l'exemple. Le vaste parc où nous pouvions nous égarer offrait de bonnes cachettes aux clandestins. Moi, je ne fumais pas, mais j'aimais m'y promener au crépuscule. Un soir qu'Antonin faisait sa battue habituelle, il tombe sur moi et il me dit avec un sourire complice : "Toi, je sais bien que tu fumes du clair de lune".

Car je lui faisais lire mes poèmes d'alors et il ne cessait de m'encourager. Un jour, il me dit même : "À vingt-cinq ans, tu écriras un grand livre". Était-il bon prophète ? Dans ma naïveté et mon orgueil, je trouvais bien long de devoir attendre encore dix ans... Eh bien, sa prophétie devait se révéler exacte ; au moins quant à la date : mon premier livre de poèmes, *Ivraie*, allait paraître à la fin de mes vingt-cinq ans, en 1960, mais il était trop optimiste : cette publication qu'il avait favorisée indirectement passa inaperçue.

Il me prêtait aussi ses livres, me faisait découvrir Rimbaud, Bernanos, Malraux, Camus, les Tragiques grecs et même le sulfureux Aristophane ("Je te le prête parce que c'est toi") dont je ne comprenais pas toujours les plaisanteries les plus osées. Puis, après ma sortie du collège, il me fit lire ses deux premiers romans, que j'aimais beaucoup. Surtout, il m'adressa avec un mot de recommandation à deux grands poètes qu'il connaissait bien et qui avaient pour lui la même affectueuse admiration que moi, son ancien élève Jean-Claude Renard, qui allait vite devenir mon guide en poésie et un de mes plus chers amis, et Pierre Emmanuel, qui avait enseigné sous son vrai nom à Saint-Martin les mathématiques, et qui était alors au sommet de sa gloire. Il était plus intimidant, mais il m'a très généreusement accueilli, lui aussi.

Je retournais souvent à Saint-Martin pour revoir Antonin, qui était devenu Directeur des Études. Nous échangeons aussi de nombreuses lettres et son écriture à grands coups de griffes me donnait parfois du tintouin, mais sa chaude et prévenante amitié ne m'a jamais manqué. Plus tard, après sa retraite et son départ pour Montreuil, nous nous sommes moins vus (certes je n'ai pas de voiture et ne conduis pas), puis la mort tragique de son fils, que j'avais retrouvé en 1968 comme étudiant à Nanterre où je commençais une carrière d'enseignant qui allait durer trente-deux ans, enfin la longue et éprouvante maladie de son épouse, toutes ces raisons m'ont empêché de me rendre à ses invitations répétées dans son Morvan natal, mais notre relation épistolaire n'a jamais cessé et j'ai reçu de lui quelques lettres qui se voulaient sereines, mais qui m'ont bouleversé.

La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était dans les salons luxueux du Sénat pour la remise de son prix annuel à ce magnifique témoignage si justement intitulé *Une Vie peuplée d'enfants*. J'ai fait partie de ce peuple fervent et reconnaissant, et bien d'autres qui étaient autour de lui ce soir-là comme dix, vingt, trente ans plus tôt. Et avec eux, Pierre Emmanuel, Jean-Claude Renard, Georges Dumézil (qui fut, oui, mon extraordinaire professeur de latin et de grec en Seconde, l'année même où il fut élu au Collège de France). Je me disais avec émotion que je ne le reverrais sans doute plus, mais aussi qu'il nous laissait (entre autres beaux livres) cet admirable récit qui est aussi le plus juste, le plus modeste et le plus attachant des autoportraits.

Il aimait Corneille et c'est lui qui m'a incité à lire son *Théâtre complet*, fourmillant de chefs-d'œuvre alors ignorés. Je ne vois pas de meilleure conclusion à mon témoignage que cette farouche réponse du père de Chimène au père de Rodrigue qui plastronnait devant lui et lui rendait mépris pour mépris : "Pour s'instruire d'exemples, / Il lira simplement l'histoire de ma vie, / Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir."

Puisse cette *Vie peuplée d'enfants*, qu'il faut lire et relire, puisse ce bouquet d'hommages auquel je suis heureux d'avoir pu apporter ma contribution, faire revivre longtemps encore ce grand homme ignoré qui a été pour tant d'autres un vivant et inoubliable exemple.

Jean-Noël SEGRESTIAA (François LESCUN)



Maurice Schumann remet à Jean Severin, au Sénat, le prix annuel de littérature catholique